

Trotsky et l'histoire en U.R.S.S., par Pierre Broué

CLT, Numéro 34, mars 1988.

« Lorsque, dans le silence de l'abjection, on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur, lorsque tout tremble devant le tyran et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît chargé de la vengeance du peuple. C'est en vain que Néron prospère. Tacite, est déjà né dans l'Empire. »

Chateaubriand, *Mercure de France*, 4 juillet 1807.

Le débat — presque inaperçu — qui s'est déroulé en U.R.S.S. en 1987 sur la question de l'histoire de la révolution de 1917 et du stalinisme, est le deuxième grand débat historique depuis la mort de Staline. Du vivant de ce dernier, Trotsky était, on le sait, une « *non-personne* » ; son nom, son visage avaient été supprimés des documents, livres, revues, musées, films.¹ Dans la campagne d'extermination de toute opposition même latente au cours de laquelle il a massacré des millions de Soviétiques, Staline avait fait peindre Trotsky sous le jour le plus répugnant : un vulgaire « *agent* » de l'impérialisme et de l'hitlérisme.

L'histoire du premier débat, ouvert en 1956 par le fameux discours secret de N.S. Krouchtchev et le début de ce qu'on appela alors la « *déstalinisation* », a été faite avec beaucoup de soin par une historienne américaine, Nancy Whittier Heer², qui a su retracer la bataille des apparatchiki contre la « *déstalinisation* » excessive et notamment leur offensive contre les historiens épris de vérité historique, E.N. Bourdjalov, l'historien de Staline en 1917³ et la revue *Voprossy Istorii* (Questions d'histoire), finalement muselée en moins d'une année.⁴

Le problème des « *personnalités historiques* » comme on dit aujourd'hui — Trotsky, Boukharine, Zinoviev, Kamenev, en gros — aujourd'hui encore calomniées ou oblitérées, n'avait pas tenu alors la place qu'il a occupée l'année dernière. Pourtant, à cette époque, la pression des familles des personnalités considérées, la participation aux réunions d'historiens de vieux-bolcheviks rescapés du Goulag avaient énormément contribué à charger ce débat d'émotion.⁵ Le résultat, tel qu'il apparut notamment pour le troisième volume de l'Histoire du Parti communiste, apparaissait singulièrement mince au regard des discussions et informations préalables.⁶

Nancy Whittier Heer a eu l'excellente idée de retracer le personnage de Trotsky tel qu'il est apparu finalement émergeant de ce nouveau manuel officiel, en 1967 :

¹ Pour des exemples frappants, on peut se reporter au livre d'Alain Jaubert, *Le Commissariat aux archives*, Barrault, 1986, notamment pp. 22-23, 26-27, 30-31.

² Nancy Whittier Heer, *Politics and History in the Soviet Union*, MIT, 1971.

³ Voir notamment les deux articles de 1956 d'E.N. Bourdjalov, « *La Tactique des bolcheviks* » en mars-avril 1917, *Voprossy Istorii*, n° 4, pp. 38-56, et « *Encore sur la tactique des bolcheviks en mars-avril 1917* », *ibidem*, n° 8, pp. 109-114.

⁴ La condamnation de *Voprossy Istorii* date du 17 mars 1957 et le premier numéro « *normalisé* », critiquant vivement Bourdjalov, portant le n° 3 parut en juin suivant.

⁵ Voir notamment les interventions des Vieux-Bolcheviks au cours de la conférence pansovétique des historiens en 1962 (Milonov, Snegov, Fofanov), puis dans les débats autour du troisième volume en 1967 où Aleksandre Snegov fit une intervention retentissante.

⁶ *Istoriia komnunisticheskoi partii sovetskogo soiuzna* (Histoire du parti communiste de l'Union soviétique, Le parti communiste organisateur de la Grande Révolution Socialiste d'Octobre et défenseur de la République soviétique, vol. I, 1967, II, 1968, Moscou.

« Trotsky n'est jamais vu comme un bolchevik authentique, mais comme un homme qui essaie toujours de substituer au léninisme son propre programme. C'est un « falsificateur de l'histoire » qui non seulement a mal compris la situation historique, mais l'a déformée, tant à l'époque, de l'action qu'après coup. Ce phénomène n'est pas perçu comme une mauvaise perception délibérée, obstinée et trompeuse, de sa part ; on assume cependant que tout marxiste-léniniste pouvait comprendre l'histoire et la comprenait. On insiste beaucoup sur « les façons hautaines et les méthodes dictatoriales » de Trotsky, sa continuelle violation des instructions du comité central pendant la guerre civile, son manque de foi dans les capacités créatrices des ouvriers et des paysans, ses « aspirations trop centralisatrices et bureaucratiques » ; bref, Trotsky n'était ni un espion ni un traître de classe, il était désormais un désastre personnel pour la cause qu'il servait. »⁷

C'est évidemment ce portrait-là qui doit servir à mesurer la marche de l'historiographie à l'époque de Gorbatchev. Curieusement, la technicienne qu'est l'historienne américaine ne croyait pas à sa durée. Relevant que ce nouveau portrait était, de fait, une réhabilitation pénale, puisqu'il abandonnait sans phrases les accusations criminelles de trahison, espionnage, terrorisme et autres de l'époque des procès de Moscou, elle écrit :

« Un portrait de ce genre exige habileté historiographique et un peu de subtilité. Les références aux idées de Trotsky sont sélectives et ne font que révéler les aspects négatifs de l'homme — son égotisme, ses fautes, son ambition dévorante et son désir de domination. Il faudra des efforts au lecteur pour reconstituer morceau par morceau à partir du texte une histoire de la carrière officielle de Trotsky, mais il ne pourra avoir aucune idée du rôle énorme et positif qui fut le sien dans les événements. Trotsky est ainsi devenu non plus une non-personne, mais une personne partielle, une demi-personne. Un tel statut est presque par définition dynamique par essence. De toute évidence, le maintien en suspension de cette image partielle sera une tâche difficile. »⁸

Or Nancy W. Heer a écrit ces lignes quinze ans après la mort de Staline. C'est seize ans après la parution de son livre qu'a commencé en U.R.S.S. une nouvelle bataille historique-politique pour le maintien — ou le changement — de cette image, en d'autres termes pour ce que certains, semant un peu la confusion, appellent la « réhabilitation » de Trotsky.

Il nous a paru nécessaire de rappeler ici avec précision l'image officielle de Trotsky avant Gorbatchev : loin de celle de Staline certes, mais loin aussi de la vérité historique. Mais nous n'avons nullement l'intention de nous lancer ici dans une analyse globale de la politique de l'U.R.S.S. sous Gorbatchev.

Nous nous contenterons de dire que le pseudo-bilan historique dont la réfection a été présentée ici par Nancy Heer était d'une grande fragilité et qu'il ne pouvait pas ne pas être sévèrement secoué par la politique de glasnost. Une politique de rigueur, qui prétend reposer sur la vérité des lois économiques, la vérité du marché et des prix, peut-elle être acceptée dans le cadre d'un régime qui continue à mentir grossièrement sur son propre passé et démontre ainsi qu'il distingue différentes « vérités » ? L'Union soviétique peut-elle espérer une presse lisible et intéressante si celle-ci demeure le domaine des chiens de garde et des censeurs ? La jeune génération, à laquelle on répète tous les jours qu'elle est en train de vivre une « nouvelle révolution », n'est-elle pas conduite à revendiquer cette petite chose qui est la plus grande des conquêtes, la vérité sur l'histoire du pays, ici la vérité sur les crimes de Staline, la terreur stalinienne ?

⁷ N.W. Heer, op. cit. , p. 217.

⁸ Ibidem.

Quelles que soient les réserves des dirigeants qui savent, par l'expérience hongroise comme tchécoslovaque, ce qu'il en coûte de dire ou de ne pas dire à temps que des condamnés étaient innocents, quelle que soit donc à cet égard leur prudence politique, il était certain que la question des « *personnalités historiques* », finalement esquivée en 1956, allait resurgir avec une force décuplée comme résultat d'une profonde exigence de vérité qui a caractérisé depuis 1953 toutes les explosions dans les pays d'Europe de l'Est.

C'est l'hebdomadaire ouest-allemand *Der Spiegel* qui a le premier réuni un certain nombre d'indices et, à la suite d'un article des *Izvestia* du 12 juillet, avec le sous-titre sensationnaliste « *Trotsky de nouveau héros de la révolution* », a abordé le problème Trotsky dans le nouveau contexte.⁹

L'article souligne en effet que le journal, qui est l'organe du gouvernement, vient de qualifier Trotsky, comme ses collègues du premier gouvernement bolchevique de 1917, de « *héros et martyr* ». Or ce n'est pas un indice isolé. Il rappelle que l'hebdomadaire illustré *Ogoniok* a déjà publié la lettre ouverte à Staline du vieux-bolchevik Raskolnikov, réhabilité sous Krouchtchev, dans laquelle il accusait le secrétaire général d'avoir dans les procès de Moscou, contraint ses camarades à « *patauger dans les flaques de sang de leurs anciens compagnons* ». ¹⁰ *Der Spiegel* énumère les questions qui se posent ouvertement en U.R.S.S. dans les réunions même officielles et auxquelles la presse commence à répondre ¹¹ :

« *Qui a organisé la prise du pouvoir des bolcheviks ? Qui a été le premier ministre des affaires étrangères du nouvel Etat soviétique ? Qui a fondé l'Armée rouge et gagné la guerre civile ? Qui a élaboré la théorie que la Russie sous-développée — qui, selon la théorie de Marx, aurait dû être industrialisée d'abord par le capitalisme — devait passer tout de suite au socialisme ? Qui a analysé le « stalinisme » comme une dictature de la bureaucratie ? »*

Après avoir rappelé le long combat de Staline contre Trotsky et l'Opposition de gauche, l'expulsion de Trotsky d'Union soviétique en 1929 et finalement son assassinat, en 1940, sur ordre de Staline, le journaliste allemand assure :

« *L'esprit de Trotsky erre toujours dans les universités et les turnes en Russie : on l'évoque comme une légende les idées du révolutionnaire.* »

Et *Der Spiegel* d'énumérer les faits qu'il a accumulés : les questions des jeunes sur Trotsky, très nombreuses, lors d'une réunion organisée avec les historiens par le Komsomol à Moscou, la réponse, donnée personnellement par le recteur de l'Institut d'Histoire, Iouri Nikolaïevitch Afanassiev, qu'il est partisan de la publication des œuvres de Trotsky, la parution dans *Sovietskaïa Rossia* d'une photographie de Trotsky — sans son nom, il est vrai —, le rappel dans les *Izvestia* du 12 juillet, sous la plume d'Egor Iakovlev, de l'appartenance de Trotsky, en tant que bolchevik — de fraîche date, il est vrai — au premier conseil des commissaires du peuple en octobre 1917, la réhabilitation d'I.T. Smilga, ancien « *trotskyste* » disparu pendant les purges, et les commentaires favorables de l'historien Nikolai Maslov à cette occasion dans *Les Nouvelles de Moscou*.¹²

⁹ « *Trotsky de nouveau héros de la Révolution. Coup de Piolet. Gorbatchev a condamné pour la première fois la terreur stalinienne. Trotsky, l'ennemi juré du dictateur est maintenant un " héros et martyr "* », *Der Spiegel*, n° 31, 27 juillet 1987.

¹⁰ Ibidem, pp. 93-94, paru dans *Ogoniok*, 27 juin 1987.

¹¹ Ibidem, p. 94.

¹² Ibidem, p. 95. Dans le même ordre d'idées, on peut signaler le reportage d'*Ogoniok*, 26 septembre 1987 sur Lia. Vratchev, ancien membre de l'Opposition de gauche.

Der Spiegel a un impact mondial. La presse française, peu intéressée jusque-là, bien que d'excellents articles de Pils Bonet aient paru depuis des semaines dans *El Pais*, de Madrid, se réveille et commence à informer le public français, certains se distinguant à ce sujet par leur imagination. Ce n'est pas là ce qui nous intéresse. L'article de *Der Spiegel* va servir à une polémique publique, en U.R.S.S. même, en devenant la cible d'attaques qui, de toute évidence, sont dirigées contre des historiens soviétiques bien plus que contre le journaliste ouest-allemand.

La contre-attaque dirigée officiellement contre *Der Spiegel* va venir, le 27 septembre 1987, de *Sovietskaia. Rossia*. Une note de présentation de la rédaction de cet hebdomadaire rappelle le titre de l'article incriminé, cite quelques-unes de ses phrases, dit qu'il est « *grisé par ses constructions logiques* », « *pathétique* » dans l'exposé d'une « *légende* » ressassée « *avec tant d'insistance* ». Faisant allusion à la reprise d'informations semblables par des radios étrangères, la rédaction assure avoir reçu « *des lettres stupéfaites* » de lecteurs. Pour « *rejeter ce pathétique et soumettre aux faits historiques cette légende* », elle se propose de donner la parole au professeur V.M. Ivanov, docteur ès-sciences historiques.¹³

Le « *docteur* » en question a des qualifications pour la tâche qui lui est confiée. C'est en effet un spécialiste chevronné, qui est apparu dans *Voprossy Istorii KPSS* des bureaucrates, avec un article paru dans son numéro 4 de 1959 sous le titre « *La Lutte du Parti contre le révisionnisme trotskyste du léninisme en 1924* »¹⁴ et quelques ouvrages du même style. Mais plus encore que sa biographie, le titre choisi par ce spécialiste pour la réponse est révélateur de sa véritable spécialité : « *On refait un visage au petit Judas.* »

Citant les questions fondamentales reproduites plus haut d'après le Spiegel, il assure que ce sont là « *questions rhétoriques dans lesquelles le mensonge empoisonné se dissimule perfidement sous les traits de la demi-vérité* », et, bien entendu, conteste l'affirmation du journal ouest-allemand sur le fait que les réponses à ces questions ont fait en U.R.S.S. l'objet de falsifications pendant plus d'un demi-siècle. Il entreprend ensuite de souligner les « *détails de la biographie de Trotsky* » qui ont, selon les « *lecteurs de la Sovietskaia Rossia* », « *une importance considérable pour la compréhension et l'appréciation de la responsabilité de Trotsky* ».

Voici quelques-uns de ces détails. Trotsky est fils d'un « *riche fermier* » et « *quand la révolution éclate, le fils aide le père à faire son beurre dans la capitale en proie à la famine* »... Il « *avouera* » plus tard avoir été gagné par les idées populistes et avoir combattu les idées de Marx qu'il ne connaissait pas, à l'école secondaire. « *Lié à une jeune femme* », il fait connaissance, par elle, d'une organisation social-démocrate « *isolée* ». Arrêté et déporté, il laisse en Sibérie sa femme et ses deux filles, passe la frontière et « *rejoint aussitôt Akselrod et d'autres futurs (sic) leaders mencheviks* ». Et V.M. Ivanov de souligner l'hostilité de Plékhanov à Trotsky sans dire un mot de Lénine. Il vit « *dans une relative aisance* », se lie avec une étudiante « *fille d'un marchand de la première guildes* », mère « *de son fils Lev qui, soulignons-le, prit une part active aux activités antisoviétiques des années trente* » !

V.M. Ivanov se régale ensuite à retracer la période du conflit entre Lénine et Trotsky, faisant un grand tapage autour de *Nos Tâches politiques* et citant l'historien Olminsky, aux ordres de Staline, dans les années vingt. C'est parce qu'il est « *perdu dans ses intrigues* » que Trotsky « *se trouve contraint de quitter le centre des mencheviks* » et passe avant 1905 de « *l'opportunisme de droite à l'opportunisme de gauche* ». Ne mentionnant pas le rôle de Trotsky en 1905, à la présidence du soviet de Pétersbourg, ne

¹³ Présentation et article de V.M. Ivanov, « *On refait un visage au petit Judas* », *Sovietskaia Rossia* (La Russie soviétique), p. 4.

¹⁴ *Voprossy Istorii KPSS*, n° 4, 1959, pp. 56-72.

mentionnant pas non plus « *la révolution permanente* », le « *docteur ès-sciences historiques* » assure que « *V.I. Lénine s'élève contre sa conception aventuriste [...] et appelle fous ou provocateurs ceux qui affirment, à l'instar de Trotsky, que la révolution peut naître en terre étrangère sur commande (sic)* ».

Sans un mot sur l'attitude vis-à-vis de la guerre impérialiste, l'action internationaliste de Trotsky à Paris, puis New York, notre « *professeur* » explique qu'après les journées de juillet, « *Trotsky s'est présenté aux autorités, préférant être incarcéré* »... et que c'est pendant cette détention qu'il fut élu au C.C. bolchevique et, ensuite, présenté et élu à la présidence du soviet de Petrograd. Comprenne qui pourra ! V.M. Ivanov, emporté par son élan, va même jusqu'à invoquer John Reed pour attester que Trotsky parlait tellement au soviet qu'il « *ne restait plus de temps pour les tâches pratiques* » ! Après avoir mentionné ce qu'il appelle « *les tentatives de Trotsky pour faire échouer la préparation militaire et technique du soulèvement* », il assure que Trotsky, appuyé par Zinoviev et Kamenev — hostiles, on le sait, à l'insurrection —, voulait remplacer cette dernière par des « *moyens légaux* ». Et d'invoquer le témoignage d'Antonov-Ovseenko pour expliquer le rôle « *négatif* » de Trotsky en Octobre.

On peut se demander pourquoi un individu aussi méprisable conservait, avec l'accord de Lénine, des positions aussi importantes. Cela ne dérange pas l'Ivanov-disciple de Staline : Trotsky a été certes, commissaire du peuple aux affaires étrangères, mais leur dirigeant de fait était Lénine ! D'ailleurs, les négociations de Brest-Litovsk ont été rompues « *par sa faute* » et l'Allemagne n'a fait qu'exploiter cette erreur. « *Cependant* », poursuit l'acrobate qui se dit historien, « *il reste au sein de la direction* » : « *prenant en compte ses capacités d'organisateur, on lui confie le poste de commissaire du peuple aux affaires militaires et maritimes, puis de président du conseil militaire révolutionnaire de la République* ». Ce poste-clé était-il important en temps de guerre civile ? Non, répond M.V. Ivanov, persuadé que ses lecteurs sont des imbéciles, puisque, assure-t-il, « *la résolution des questions les plus importantes de la stratégie militaire était la tâche fondamentale de tout le parti* » et Lénine « *contrôlait en permanence l'activité de Trotsky* » !

Mentionnant le « *Testament de Lénine* » — qu'il a dû contester pendant des années — il se garde bien de le citer, voire d'indiquer qu'il comporte quelques phrases sur Staline ! Il évoque seulement les critiques adressées par Lénine à Trotsky, disant que, pour Lénine, Trotsky « *se distinguait par un aplomb extrême et la faculté de mener la lutte contre le comité central* » (sic). Sans mentionner un seul instant les arguments mis en avant par Trotsky dans le débat sur le « *cours nouveau* » en 1923, l'historien officiel se contente de citer les résolutions staliniennes de congrès ultérieurs. En revanche, utilisant la phrase du Spiegel sur les propositions de Trotsky de « *militarisation des syndicats* » au temps du « *communisme de guerre* », il s'étend longuement contre « *cette tentative contre l'idée léniniste* » et termine brutalement en rappelant la décision « *de l'O.G.P.U.* » d'expulser Trotsky lequel se mit aussitôt à déployer, en exil, « *une activité antisoviétique farouche* ».

Satisfait d'avoir exposé ce qu'il affirme être « *des faits historiques authentiques* », le lecteur ès-sciences historiques accuse le Spiegel de mentir en disant qu'il est impossible en U.R.S.S. de connaître les véritables positions de Trotsky et renvoie... aux « *manuels* » qui le citent, ainsi qu'aux notes dans les œuvres de Lénine. Puis il s'en prend à la légende selon laquelle Trotsky aurait été écarté et le trotskysme anéanti en U.R.S.S. par l'action de Staline. Il s'agit là, assure-t-il, d'« *une dénaturation consciente des faits historiques* » :

« *Il ressort de ce qui vient d'être dit que le trotskysme a été anéanti idéologiquement du vivant même de Lénine avec la participation décisive à cette lutte de Vladimir Ilitch en personne.* »

Ses dernières lignes sont d'ailleurs pour indiquer combien d'ennemis politiques et personnels Trotsky s'était faits — et pour l'indiquer dans un style bien caractéristique que nous nous en voudrions de commenter :

« Il faut souligner que Trotsky gâcha ses relations personnelles avec de très nombreuses personnalités du parti. Il est notamment bien connu que Trotsky noua des intrigues contre Frounzé, eût une attitude irrespectueuse envers Zinoviev, méprisa Ordjonikidzé, Kouibychev, Mikoyan, parla méchamment de Kirov et, une fois à l'étranger, se mit à recouvrir de boue même Kamenev, son proche parent. Il s'est toujours senti étranger au sein du comité central léniniste. »

Le professeur d'histoire V.M. Ivanov conclut donc son article sur « *le petit Judas* » par un argument irrésistible :

« *Le rejet par le parti de Trotsky et du trotskysme, la rupture avec lui constituent le bilan légitime de la longue opposition trotskyste au bolchevisme, à ses principes et à ses traditions.* »

Nous pensons que les citations directes des principaux passages de cet article capital ont suffisamment convaincu nos lecteurs que ce n'est évidemment pas contre la rédaction de *Der Spiegel* que ce spécialiste des « *sciences historiques* » polémique, mais contre des positions analogues exprimées en U.R.S.S. et vis-à-vis de qui il le fait sous un pseudonyme, tout en se réservant — qui sait ? — la possibilité de bâtir un nouvel amalgame et d'attribuer à un hebdomadaire ouest-allemand des positions qui s'expriment tout simplement en U.R.S.S. et notamment parmi les historiens.

On peut supposer en effet que l'article de V.M. Ivanov constituait une réponse à plusieurs articles ou interviews d'historiens soviétiques éminents parus dans la presse au cours des semaines précédentes et notamment après l'article incriminé de *Der Spiegel*.

L'un des premiers historiens de premier plan à s'être exprimé dans cette période est un homme dont la courbe professionnelle s'inscrit à l'opposé de celle de V.M. Ivanov. Historien longtemps en cour, auteur d'articles relativement conciliants sur le rôle de Staline et ses rapports avec Lénine, Pavel Vassi-liévitch Volobouev était, au temps de Brejnev, directeur de l'Institut d'Histoire de l'Académie des Sciences.¹⁵ Mais son livre *Traditions révolutionnaires de la Russie* fut jugé inacceptable, non publié, et il fut lui-même muté dans un institut de recherche de la périphérie. Il répond aux questions d'un journaliste de *Argumenty i Fakty*, qui l'ont publié dans leur numéro du 29 août, après avoir, indiquent-ils, reçu « *plus d'un millier de lettres de lecteurs* » sur la « *restructuration (perestroïka) de l'histoire* ». ¹⁶

P.V. Volobouev justifie d'abord la nécessité de jeter sur l'histoire, et en particulier sur l'histoire d'Octobre, ce que le journaliste a appelé « *de nouveaux regards* » :

« *En principe, chaque génération ressent, voit et évalue l'histoire de façon nouvelle et, de ce point de vue, sa réinterprétation est un processus légitime. Mais c'est une tout autre question de refaire l'histoire plusieurs fois au cours d'une seule génération, comme cela s'est produit jusqu'à ces derniers temps : je pense que cela ne confère pas davantage de compétence et de confiance ni à nous-mêmes ni à la science historique.* »

Rappelant que Lénine se plaisait à ironiser sur ceux qui, de son vivant, cherchaient à « *diviniser* » la révolution et se mettaient « *à écrire le mot avec une majuscule* », il ajoute que les historiens ont jusqu'à présent brossé de la révolution des tableaux pseudo-historiques n'ayant que peu en commun avec la réalité. Il précise :

¹⁵ Voir par exemple, P.V. Volobouev, « *Le programme génial de la révolution socialiste* », Pravda, 17 avril 1967, pp. 2-3.

¹⁶ *Argumenty i fakty*, n° 34 (359), 29 août - 4 septembre 1987.

« Je suis un fervent partisan d'abandonner de tels schémas et stéréotypes et surtout un style de pensée dogmatique, pour peupler l'histoire de gens vivants, avoir une approche plus profonde et plus variée des faits et événements historiques [...]. Il me semble que la nouvelle approche de l'histoire devrait consister avant tout à refuser les réticences et les déformations dont ont par trop abusé nos chroniqueurs. »

Interrogé par le journaliste sur les problèmes qui, selon lui, nécessiteraient une nouvelle approche dans l'histoire de la révolution d'Octobre, il indique celui de l'intelligentsia et cite au passage le livre de Znamensky, sur l'intelligentsia en 1917, achevé en 1980, qui n'a jamais été publié. Il mentionne également la question de « *la démocratie petite-bourgeoise* » exclusivement traitée dans les travaux d'histoire d'après un schéma formulé autrefois par Staline...

Volobouev précise cependant avec beaucoup de netteté que les historiens ne sont pas les seuls responsables de cette situation. Il ajoute même :

« Après le XXe congrès du parti, les historiens contribuèrent pour beaucoup à restituer la conception léniniste de la révolution d'Octobre, notamment sur cette question, mais, au début des années 70, par la voix d'une ingérence administrative incompétente d'en-haut ; on nous força à revenir aux anciens schémas staliniens. De plus, les historiens rebelles subirent des sanctions inouïes. Sur le fond, certains historiens essaient encore de nous maintenir dans ces limites dogmatiques. »

Les choses deviennent très claires avec la dernière question du journaliste Solganik à propos des « *personnalités historiques* » qui sont présentées « *dans les manuels scolaires et universitaires* » et dans « *les travaux scientifiques* » : « *comme à travers un miroir déformant [...], primitives, odieuses* ». Le journaliste nomme Trotsky, présenté comme « *un mauvais homme* », mais aussi Boukharine, Rykov, Kamenev et Zinoviev. La réponse de P.S. Volobouev est nette :

« Nous nous mettons dans une situation peu enviable quand nous osons écrire sur les acteurs de la Grande Révolution française — Danton, Robespierre, Saint-Just et autres — et que nous gardons le silence sur certains acteurs de notre révolution, tels que Trotsky, Boukharine, Zinoviev, ou que nous les représentons comme de fieffés scélérats, quand nous éditons les protocoles de la Commune de Paris de 1871, et que nous n'éditions pas les protocoles de notre propre Commune — le soviet de Petrograd — sous prétexte qu'en mars - août 1917, il y siégeait des mencheviks et des S.R. et qu'à partir de septembre, Trotsky en fut le président. »

Il poursuit :

« Chacune des personnalités que vous avez citées fut une grande figure, hors du commun, avec ses propres idées sur la révolution et le développement post révolutionnaire de la Russie.

Je suis persuadé que Trotsky, par ses convictions, n'a jamais été un bolchevik, mais, en tant que révolutionnaire, il n'a pas hésité, en 1917, à participer aux événements d'Octobre et en tant que membre important de l'organisation social-démocrate interrayons, il a été admis dans les rangs du parti et élu à son comité central au Vie congrès. »

Trois jours après l'interview de P.V. Volobouev paraissait dans le quotidien *Komsomolskaia Pravda*, le 1^{er} septembre, un retentissant article intitulé « *L'éducation par la vérité* », œuvre d'Iouri Nikolaiévitch Afanassiev, docteur ès-sciences historiques et recteur de l'Institut d'Histoire et d'archives d'Etat de Moscou.¹⁷

¹⁷ *Komsomolskaia Pravda*, 1er septembre 1987.

Le D' Afanassiev est net. Il pense que l'histoire définit une vision du monde et que cela impose sur l'histoire un débat particulier, « *aujourd'hui, au seuil d'une nouvelle année scolaire qui promet d'être particulièrement difficile pour tous ceux qui enseignent l'histoire et pour tous ceux qui l'étudient* ». Citant une dizaine d'œuvres littéraires, de Tvardovsky à Rybakov en passant par Akhmatova, Granine et Doudintsev, il montre que le débat sur l'histoire a, une fois de plus, commencé par la littérature. Il écrit :

« La parution de ces livres a souligné la rupture dramatique entre la vérité qui les habite, cette vérité qui a formé les destins des vieilles générations, que les jeunes générations ont apprise par leurs pères et leurs grands-pères, et ce que représentent les traditions actuelles de l'enseignement de l'histoire. »

Les « *traditions actuelles* » se sont, précise le Dr Afanassiev, formées à la fin des années vingt (rappelons que l'Opposition de gauche a été exclue en 1927). Rappelant les persécutions qui se sont abattues du temps de Staline sur les historiens, d'abord les « *académiciens* » Platonov et Tarlé, puis l'école de M.N. Pokrovsky¹⁸, il écrit :

« L'histoire de l'histoire de cette époque n'est en rien moins dramatique que celle de la génétique, par exemple. Et il ne s'agit pas ici des intentions néfastes de divers falsificateurs. Seulement, devant une méthode de direction bureaucratique autoritaire, l'histoire en tant que propagande du succès l'était... »

Enumérant les textes « *de base* », la « *Lettre à propos de l'histoire du bolchevisme* » adressée par Staline à *Proletarskaia Revoliutsia*¹⁹, en 1931, et le célèbre Abrégé de l'histoire du P.C.(b), il souligne qu'écrits par des protagonistes, ils ont été orchestrés par des prédicateurs, professeurs ou chercheurs, et précise :

« Les idées, les conceptions fondamentales qui ont vu le jour à cette époque continuent d'avoir cours dans les manuels actuels, sont encore vivants dans notre science historique. »

Sans s'appesantir sur le caractère de cette « *science* », il souligne pour la deuxième fois qu'il existe de profondes divergences entre « *l'histoire racontée à la maison* » et l'histoire « *usuelle* ».

Le recteur de l'Institut d'Histoire en vient donc à affirmer :

« La vérité de l'histoire doit s'étendre à un événement de l'histoire aussi considérable que l'histoire d'Octobre. Son éclairage n'est pas encore au point [...]. La réticence est le premier mal de la science historique [...]. La vérité absolue est nécessaire. »

Rappelant que la méthode historique marxiste ne peut que reconnaître les contradictions dont découle la vérité totale et sur lesquelles elle se fonde, il souligne qu'en contraste, la méthode qui a prévalu

¹⁸ La lettre en question est reproduite en traduction française dans Staline, Les Questions du Léninisme, t. II; pp. 60-71, sous le titre « *A propos de quelques problèmes de l'histoire du bolchevisme* », paru pour la première fois dans *Proletarskaia Revoliutsia*, n° 6 (113), 1931.

¹⁹ Sergéï Federovitch Platonov (1860-1933), historien spécialiste de l'agitation paysanne du XVIIIe siècle, professeur à St-Petersbourg avait publié en 1925 une *Histoire de Russie*. Il fut exclu de l'académie des sciences, arrêté et déporté. Evgenii Viktorovitch Tarlé (1875-1955) enseigna aux universités de Moscou, puis Petrograd. Il fut arrêté en 1931 avec Platonov sous l'inculpation de « *complot monarchiste* ». Mikhail Nikolaiévitch Pokrovsky (1868-1932), professeur du secondaire et militant bolchevique, accéda à l'université après la révolution et ce sont ses amis et lui-même qui critiquèrent Platonov et Tarlé. Après sa mort, ses disciples allaient être révoqués, arrêtés et déportés et son enseignement taxé en 1934 de « *anti-marxiste et pseudo-scientifique* ».

jusqu'à dans le pays est une méthode « unilatérale » qui interdit « de comprendre le processus historique dans sa totalité, avec toutes ses contradictions ». Le recteur se prononce non seulement pour que l'on reconnaisse ces contradictions, mais pour qu'on soit convaincu dans et par la discussion. Il assure que la vérité — qui ne se trouve pourtant pas « au milieu » — ne peut se dessiner et apparaître qu'à partir du débat. Il cite un journal mural d'étudiants en histoire qu'il approuve sans réserve :

« Nous devons connaître toutes les conceptions — justes ou fausses. Autrement, nous ne verrons pas le processus historique dans son entier. »

C'est dans le cadre des conférences de l'Institut d'histoire et des archives que le Dr Iou Borissov a prononcé « *L'Homme et le Symbole* », reproduit dans le numéro 9 de *Naouka i Jizn* (Science et Vie) de septembre 1987. L'auteur y affirme la généralité de l'intérêt pour la vérité historique et déplore, dès le départ, l'insuffisante transparence (*glasnost*) dans l'éclairage donné à certains problèmes de la science historique et les difficultés rencontrées par les historiens dans les dernières années pour accéder aux archives et publier leurs travaux.

L'« homme » et le « symbole » qui l'occupe, est Staline — celui qui a rayé de l'histoire les noms des autres avant de devenir lui-même un personnage tabou. Evoquant la pièce de Mikhaïl Chatrov, *La Dictature de la Conscience*, il cite l'épisode dans lequel un des personnages, un jeune chauffeur, est incapable d'expliquer pourquoi il a collé sur son pare-brise la photo de Staline. « Pourquoi Staline et pas Lénine ? ». L'historien, chef de secteur à l'Institut d'histoire de l'U.R.S.S. de l'Académie des sciences, pense que cette dernière question est d'une grande actualité :

« Elle reflète, écrit-il, le processus de la conscience des masses. Elle est un élément de la restructuration (*perestroïka*) : le développement de la démocratie s'oppose à la diffusion de la conception idéaliste de la " personnalité puissante " qui suppose à l'autre pôle des masses muettes. »

L'historien en vient ensuite à évoquer la Deuxième Guerre mondiale, les milliers d'hommes qui se sont faits tuer en criant « Vive Staline ! », parce que son nom évoquait, dit Borissov,²⁰ « les réalisations auxquelles le peuple était parvenu sous la direction du parti en construisant le socialisme ». Il précise :

« [Le peuple] ne lui rattachait pas, à l'époque, ni la tragique erreur de calcul commise à la veille de la guerre, ni la répression de masses, ni les fautes politiques, ni la substitution aux principes léninistes du centralisme démocratique, d'un centralisme bureaucratique devenu la base du " mécanisme de freinage " de la construction socialiste. »

Il poursuit son histoire de l'image de Staline et aborde ainsi ce qu'il appelle « la démythification du culte de la personnalité » qui a maintenu Staline en tant que symbole, mais à l'écart du socialisme. Il parle des « illusions » qui se sont envolées au moment du rapport de N.S. Khrouchtchev sur « *Le Culte de la personnalité et ses conséquences* », lors du XXe congrès. Il assure cependant qu'il y avait là un mal nécessaire et que les historiens ont le devoir d'analyser l'activité de Staline.

L'exemple qu'il choisit est celui de la lettre de Lénine au congrès, couramment appelée « *Testament de Lénine* », dans laquelle il recommandait en post-scriptum, comme on sait, l'élimination de Staline du poste de secrétaire général. Il cite les phrases même employées par Lénine dans ce texte célèbre, le fait que Staline, « en tant que secrétaire général » a concentré entre ses mains un immense pouvoir dont il n'est pas certain qu'il sache en user avec les précautions nécessaires, rappelle sa « grossièreté,

²⁰ 20. Iou. Borissov, « *L'Homme et le Symbole* », *Naouka i Jizn*, septembre 1987, pp. 7-9.

intolérable dans de telles fonctions » et propose de le remplacer par un camarade qui soit « plus tolérant, plus loyal, moins capricieux, etc. ».

Pour le Dr Borissov, le fait que Lénine n'ait pas été écouté, que son testament ait été tenu sous le boisseau, a conduit à « des conséquences irréversibles » et ajoute qu'il est « indispensable de savoir pourquoi il en a été ainsi et qui en est responsable ». Il écrit :

« La décision de ne pas tenir compte de la volonté de Lénine a été prise par les membres de l'époque du Politburo et de la commission du comité central pour les documents de Lénine : Kamenev, Zinoviev et Staline lui-même. Par ses résultats, ce fut un crime qui dépassa " l'épisode d'Octobre " de Zinoviev et Kamenev — leur opposition à l'insurrection armée du 15 octobre / 7 novembre 1917 que Lénine évoqua aussi dans son " testament ". Ce dernier épisode fut en effet surmonté dans la tradition léniniste au cours d'une discussion ouverte et approfondie. Mais dans le cas qui nous intéresse, la décision des trois personnes citées fut appliquée après le XIIIe congrès du parti (mai 1924), imposée autoritairement aux délégués. La « lettre au congrès » de Lénine ne fut pas examinée à la session plénière. Elle fut lue dans chaque délégation séparément, sans concertation. »²¹²²

Le Dr Borissov constate que c'est cette décision qui permit finalement à Staline de conserver un pouvoir immense. Il écrit :²²

« Disposant du pouvoir, il écarta la possibilité d'un libre examen des alternatives politiques, refusa les principes de la Nep et le développement de la transparence (glasnost) et de la démocratie, élaborà une politique sur une base qui n'avait rien de commun avec le socialisme, une politique de terreur, d'emploi de la répression, et contribua à l'édification de son culte. »

Il poursuit :

« Par ailleurs, étant un organisateur de grand talent, Staline contribua personnellement à accroître la puissance industrielle du pays et à obtenir la victoire dans la guerre. Compliquant et créant des situations extrêmes, c'est précisément dans ce cadre qu'il agit avec sa fermeté impitoyable caractéristique, qui l'aida à remporter des succès. »²³

L'historien salue le bilan du XXe congrès, la « critique du culte de la personnalité » qui, écrit-il, « libéra la conscience des Soviétiques, éleva l'activité politique du peuple, contribua à la formation d'une nouvelle génération de constructeurs du socialisme au sein de laquelle se forma un noyau politique qui garantit aujourd'hui la restauration et le développement des idées léninistes de réforme radicale de la société soviétique ». Il souligne néanmoins que ce qu'il appelle « le Mécanisme de freinage » n'ayant pas été « liquidé dans son ensemble », révéla « sa vitalité, sa capacité à se régénérer, ce qui aboutit [...] à de nombreux phénomènes négatifs incompatibles avec le socialisme », et salue le « véritable revirement récemment intervenu », pour conclure : « Nous avançons vers Lénine, vers un nouvel état qualificatif de la société ». ²⁴

La discussion de l'été 1987 a été pour un moment close par le discours de Gorbatchev pour les festivités d'Octobre. Le portrait de Trotsky donné par le successeur de Tchernenko ne diffère guère de celui que traçait, d'après les manuels soviétiques, Nancy W. Heer. Dans sa marche à reculons dans l'histoire, M.S.

²¹ Ibidem, pp. 8-9.

²² Ibidem, pp. 8-9.

²³ Ibidem, p. 9.

²⁴ Ibidem.

Gorbatchev a parlé de Trotsky, attribuant à Lénine l'opinion qu'il était « *un politicien excessivement sûr de lui, louvoyant et malhonnête* ». Il l'a rétrospectivement accusé d'avoir, « *en faisant bloc avec la nouvelle opposition menée par Zinoviev et Kamenev* », espéré une « *scission du parti* ». Assurant que « *le trotskysme* » était une attaque frontale contre « *le léninisme* », il s'est félicité du triomphe du parti « *avec Staline à sa tête* » qui a assuré la victoire du léninisme. Il n'est même pas utile de s'attarder à des propos qui relèvent de faux à la Ivartov-Staline : la méthode, le type d'invectives nous ramènent à 1926 et aux diatribes de Staline et des siens contre l'Opposition unifiée.

Ces propos-là se situent soixante et un ans en amont de nous, mais aussi et surtout à des années-lumière d'Octobre 1917 et cette « *vérité historique* » à laquelle, en U.R.S.S., les historiens ne sont probablement pas les seuls à aspirer. Au risque de peiner les optimistes qui voyaient déjà le petit-fils de Trotsky aux côtés de Gorbatchev sur la Place rouge pour la réhabilitation solennelle de son grand-père, il faut bien admettre que le discours « *historique* » de M.S. Gorbatchev est celui d'Ivanov et qu'on n'y retrouve pas les soucis de Volobouev, Borissov et Afanassiev.

Cela n'a sans doute surpris que ceux qui attendaient de lui le miracle d'une « *réhabilitation* » dont ils rêvent visiblement sans avoir jamais pu préciser le contenu concret qu'elle pourrait avoir aujourd'hui, sous le règne d'un parti que Trotsky considérait comme l'outil de la domination de la bureaucratie, caste parasitaire, usurpatrice et antisocialiste. Est-ce à dire qu'il faille se résigner à des généralités et attendre que les masses ouvrières russes « *réhabilitent* » Trotsky à travers la « *révolution politique* » qu'il a prévue contre la bureaucratie et qui mettra fin à son règne ? L'histoire n'est jamais aussi simple. Et si ce débat était révélateur du début de la révolution politique ?

L'intérêt pour Trotsky attesté par tous les articles cités plus haut, par les lettres de lecteurs, par les questions qui affluent dans les réunions vers ceux qui n'ont pas peur de lui, par d'autres articles comme celui d'Aleksandr Bovine dans les *Izvestia* du 20 septembre et comme le dit le *Spiegel*, par les universités et les turnes, n'est pas un intérêt platonique, ni même une curiosité de ce qui reste plus ou moins défendu. C'est la réflexion politique sur l'histoire qui mène aux questions à propos de Trotsky et la recherche historique proprement dite pose les problèmes politiques auxquels il s'est attaché.

En fait, au moment où s'ouvre le processus de la réintégration de Trotsky dans les pages des encyclopédies — c'est déjà fait pour celles de la Grande Encyclopédie soviétique 1987 —, sur les murs des musées, dans les fichiers des bibliographies, les catalogues d'archives et des bibliothèques, il est bon de comprendre pourquoi on avait tenté de l'en chasser pour toujours, et de détruire jusqu'à sa mémoire.

De ce point de vue, un rapide coup d'œil sur le conflit entre Trotsky et l'appareil bureaucratique incarné par Staline est d'une exceptionnelle clarté. Ses critiques et contre-propositions à partir de 1923, sa polémique contre ceux de ses anciens camarades qu'il a appelés « *capitulards* », les chantages auxquels il fut soumis, sous des formes diverses, pendant toute cette période, font apparaître l'existence d'un enjeu constant et permanent aux yeux du pouvoir, En dernière analyse, du commissariat à la guerre, au 23 rue Znamenka à Moscou, à la maison de l'avenida Viena de Coyoacan, ses adversaires n'ont formulé à son égard, sous toutes les formes, qu'une unique exigence : qu'il se taise.

La XIIIe conférence interdit à Trotsky de remettre en question l'interprétation par la majorité du « *cours nouveau* ». Le XIIIe congrès lui interdit d'exprimer son opinion sur les « *questions littéraires* » dans lesquelles il avait cherché refuge. La direction lui interdit de s'exprimer en diffusant la Plate-forme qu'il a contribué à rédiger. Le comité central l'exclut, avant le XVIe congrès, pour avoir tenté, malgré tout, de s'adresser à son parti. Il est expulsé d'U.R.S.S. pour avoir exprimé ses idées dans sa correspondance privée avec ses camarades. Il est l'objet de violentes attaques pour « *collaboration à la presse bourgeoise*

» et la grande calomnie commence, à l'étranger, notamment parce qu'il écrit, pour se défendre contre les accusations dont il est l'objet.

Pour ne rappeler qu'un unique exemple concret, c'est précisément parce qu'il refuse de s'engager à se taire, comme il l'a répondu au nazi Konstad, chargé de lui transmettre l'ultimatum du gouvernement socialiste, qu'il a connu l'internement en Norvège, au moment où se déchaîne contre lui la monstrueuse calomnie stalinienne sur ses liens avec la Gestapo et son rôle de chef d'espions, terroristes, saboteurs et traîtres !

Il reste que le tyran le plus puissant, le système le plus répressif peut tuer bien des hommes, mais que les idées sont plus difficiles à supprimer définitivement.

Quant ont commencé, ces dernières années, les premières allusions non hostiles à Trotsky dans la presse soviétique, il y avait presque soixante ans que l'évocation de sa personne était pratiquement interdite en Union soviétique, faute du chapelet rituel de crachats et d'injures : une interdiction qui a été maintenue et accentuée encore après son assassinat.

S'agissait-il vraiment de Trotsky ? Dans une certaine mesure oui. Mais il s'agissait aussi de tout ce qu'il avait dit et écrit, des idées qu'il avait défendues et mises en circulation, de tout ce qui en demeure, sous la forme de ses livres, de son œuvre, condamnée en U.R.S.S. à demeurer dans la zone interdite qu'on appelle « *l'enfer* » des bibliothèques.

L'Union soviétique, dans le demi-siècle écoulé, n'est pas précisément l'un de ces pays où l'on peut dire ce que l'on veut, ce qui est sans importance parce que personne ne vous écoute. Bien au contraire. Dans ces conditions, l'interdiction, pendant tout ce temps, de la simple évocation de l'homme, et, a fortiori, de ses idées, doit avoir un sens et susciter des interrogations.

Est-il excessif et partisan d'imaginer qu'en prenant à ce sujet, des mesures aussi draconiennes, Staline et ses successeurs démontraient seulement à quel point ils redoutaient l'impact de ses idées, qu'ils avaient pensé qu'elles étaient susceptibles de devenir des forces matérielles ?

Ce que sont ces idées, dit en quelques mots, c'est que le pouvoir a été monopolisé en U.R.S.S. par une couche bureaucratique privilégiée qui s'était rendue maîtresse du parti et menaçait l'existence des conquêtes d'Octobre ; que l'Union soviétique menacée ne pouvait être sauvée que par une révolution politique instaurant une véritable démocratie socialiste pluraliste sur la base économique et sociale des conquêtes d'Octobre, une démocratie ouvrière pluraliste.

A ce point de la discussion, nous entendons distinguer les kremlinologues des médias qui s'étranglent de rire. Ce sont pour eux billevesées, visions « *trotskystes* », rêveries, loin de la réalité. Admettons. Pourquoi cependant Staline a-t-il traqué précisément ces idées et les hommes qui les véhiculaient ? Parce qu'il était fou et que l'Histoire est une histoire de fous racontée à des imbéciles par des escrocs ? Ou parce que Staline, servi par une excellente police, savait de quel côté venait le danger pour son pouvoir ? Qu'on revienne aux archives de Smolensk et aux mentions policières sur la popularité, dans la jeunesse, en 1936, de Trotsky et même Zinoviev. Des décennies plus tard, malgré les bains de sang, la trace des idées qu'on avait voulu effacer n'est-elle pas toujours visible ? Vingt ans après, le massacre des derniers trotskystes soviétiques à la mitrailleuse dans la clairière près de la briqueterie de Vorkouta, l'écrivain Emanuil Kazakiévitch — l'ancien militant clandestin de l'Opposition Volodia — a écrit, sous Khrouchtchev, *Le Cahier bleu*, avec le visage intact de Zinoviev... Trente ans plus tard, c'est l'ancien déporté I.K. Dachkovsky qui interpelle rudement la Pravda et signe de son propre nom une lettre où il

rappelle énergiquement qui était Trotsky.²⁵ Cinquante ans plus tard, ce sont les billets qui affluent à la tribune, dans tous les débats et l'orateur qui s'exclame « *Encore une question sur Trotsky !* ».

Allons plus loin : c'est sans doute sur ce point que s'est manifestée l'unique folie de Staline, son idée fixe. Sa peur devant Trotsky et les trotskystes, la peur aussi devant eux et de ses apparatchiks et de ses policiers, étaient telles qu'il a cru possible, en supprimant jusqu'au dernier témoin et éventuels dépositaires d'idées, d'effacer l'image et le nom de Trotsky lui-même. Et c'était bien un rêve fou de sa part que de croire qu'il lui serait ainsi possible d'effacer en même temps les traces sanglantes de ses propres crimes.

Ce rêve est terminé depuis 1953. Et pas seulement sous une pression des masses que démontrent les grèves et manifestations de l'époque, la grande révolte des camps du Goulag et l'insurrection de Berlin-Est en 1953, les soulèvements polonais et hongrois en 1956, sous le poids aussi des contradictions au sein de la bureaucratie, d'autant plus graves et difficilement conciliables que la poussée d'en bas est plus vigoureuse.

C'est ainsi qu'après les années de disparition totale de Trotsky, devenu « *non-personne* » comme disait Nancy Heer, suivant une disparition progressive avec des périodes de stagnation, puis d'accélération brusques, nous assistons, depuis la mort de Staline, au phénomène inverse, sur un rythme tout aussi inégal. L'écheveau de l'Histoire se déroule désormais à l'envers. Le visage de Trotsky reparaît jusque dans *Sovietskaia Rossia*, même si la rédaction ne se décide pas à dire qui il est et même si elle fait appel pour la dédouaner à la plume sinistre et stupide de V.M. Ivanov. Demain ses idées seront de nouveau mentionnées, puis reprises par certains. Pas automatiquement, mais en résultat de l'action d'hommes, de groupes, de rencontres, d'efforts d'organisations, de décisions collectives.

Bien entendu, celui qui décidera en dernière analyse, ce sera le peuple soviétique. Ce pays de jeunesse et de culture, partiellement libéré de la peur, confirme que Staline n'a pas réussi à effacer les idées et le réquisitoire de son irréductible adversaire. En dernière analyse, ce seront le peuple soviétique et sa jeunesse d'aujourd'hui et de demain qui auront le dernier mot sur Octobre 1917 comme sur Lev Davidovitch Trotsky.

Nous en avons trouvé l'assurance sous la plume des historiens d'âge mûr que sont les professeurs Volobouev, Afanassiev et Borissov, dont les contributions citées ci-dessus attestent qu'ils ne sortent pas du même moule et qu'ils ont une pensée personnelle. Par eux, nous savons que la mémoire du peuple, la tradition orale des pères et grands-pères sur l'histoire d'Octobre et des décennies suivantes rejette les schémas staliniens des manuels et des discours officiels. Nous savons que la jeunesse se refuse à croire sur parole et aspire à la vérité. Nous avons pu constater que ces hommes ne parlent pas de démocratie en langue de bois puisqu'ils savent — et écrivent — qu'elle ne peut reposer que sur des contradictions réelles et un débat honnête et sans complaisance. Nous savons que ces universitaires, d'une certaine façon privilégiés du régime, veulent secouer la tutelle des bureaucrates censeurs, et que ce qu'ils disent dans la presse, c'est ce que pensent les étudiants et qu'ils disent à voix haute dans leurs cités et leurs universités. Ces hommes, ce faisant, affirment leur droit à penser de façon indépendante, un droit revendiqué auparavant au prix de sa vie par Trotsky, nous le savons.

Nous avons été frappés de la conviction qui se dégage des textes de ces chercheurs, que Staline exprimait une victoire sur le parti bolchevique, la révolution d'Octobre et ce qu'ils appellent « *le léninisme* » — et

²⁵ On trouvera les deux lettres de Dachkovsky à la Pravda, écrites en 1967 dans le n° 3 de Polititchesky Dnevnik, 1974, et en traduction française sous le titre « *Quand un vieux révolutionnaire engueule les bureaucrates de la Pravda* », dans les Cahiers Léon Trotsky, n°24, décembre 1985, pp. 121-124.

que cette victoire était celle d'une bureaucratie, de ce « *mécanisme de freinage* », comme ils le disent, obstacle sur la voie de la démocratie socialiste.

Nous ne savons pas ce que sera la destinée personnelle des docteurs ès-sciences historiques Volobouev, Afanassiev et Borissov qui sont loin, très loin, d'être « *trotskystes* ». Mais l'avenir retiendra qu'en 1987, au moment où une direction prétendument réformatrice pataugeait à la remorque des pitoyables litanies d'un V.M. Ivanov, ils ont été, eux, capables d'exprimer, avec toute la mesure et aussi toute la fermeté des scientifiques et des hommes d'étude qu'ils sont, des positions qui ne pouvaient que dresser contre eux les forces du passé — et qu'ils ont fait cela au service de la vérité.

Ce faisant, ils sont restés fidèles, selon le titre du livre si longtemps interdit du Dr Volobouev, aux « *traditions révolutionnaires* » de la Russie et de son intelligentsia.